

François Rabelais et le français de la botanique : trait d'union entre l'Antiquité et les Lumières

John Humbley

► **To cite this version:**

John Humbley. François Rabelais et le français de la botanique : trait d'union entre l'Antiquité et les Lumières. Viviane Arigne; Sarah Pech-Pelletier; Christiane Rocq-Migette; Jean-François Sablayrolles. Études lexicales. Mélanges offerts à Ariane Desporte, Université Sorbonne Paris Nord, pp.61-71, 2020. hal-02968940

HAL Id: hal-02968940

<https://hal-univ-paris13.archives-ouvertes.fr/hal-02968940>

Submitted on 21 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



FRANÇOIS RABELAIS ET LE FRANÇAIS DE LA BOTANIQUE : TRAIT D'UNION ENTRE L'ANTIQUITÉ ET LES LUMIÈRES

Introduction/dédicace

Lors du colloque organisé en l'honneur d'Ariane Desporte, j'avais présenté une communication intitulée « La dépendance terminologique relève-t-elle de la créativité lexicale spécialisée? ».

Celle-ci reprenait des thématiques qui ont caractérisé la recherche de notre collègue : le lexique sous toutes ses formes, en particulier la néologie, la terminologie et la lexicalisation et ceci dans ses langues de prédilection, l'espagnol et le français. À l'époque, il se trouve que je travaillais depuis quelques années en étroite collaboration avec un collègue terminologue de l'Université de Salamanque, Joaquín García Palacios, sur la problématique de la dépendance terminologique par rapport à l'anglais et la question se posait de savoir si les résultats de cette influence, telle qu'elle se manifeste en français et en espagnol, pouvaient être considérés encore comme relevant de la créativité lexicale... ou plutôt de sa négation. Voilà donc la problématique visée dans la communication pour Ariane en décembre 2014.

Les données sur lesquelles l'argumentation reposait provenaient des corpus trilingues (anglais français espagnol) constitués par deux étudiantes de l'Université Paris-Diderot dans le cadre d'un mémoire de terminologie de Master 2 (Industries de la langue et traduction spécialisée). Il s'agissait donc de corpus de démonstration. La conclusion de la communication, à savoir qu'il est préférable d'avoir des termes français et espagnols calqués sur l'anglais que des articles rédigés exclusivement dans cette langue, avait fait l'unanimité des participants – du moins de ceux qui se sont exprimés, mais il n'en reste pas moins que la recherche sur laquelle l'analyse a été fondée est sujette à caution, d'autant plus que García Palacios a, peu de temps après, publié, avec un collègue et ancien doctorant, un article qu'il vaut mieux lire que celui que l'on aurait pu tirer de la communication (Sánchez Ibáñez et García Palacios 2014).

C'est pour cette raison qu'il a été décidé de proposer pour la version écrite de l'hommage à Ariane Desporte une réflexion sur un autre aspect de sa recherche lexicale, à savoir sa dimension diachronique. Il se trouve que j'ai été frappé par la ressemblance entre le langage de la botanique que l'on relève aux XVII^e et XVIII^e siècles, en particulier dans les dictionnaires et encyclopédies, et celui qu'emploie François Rabelais, surtout dans la parodie de la description d'une plante imaginaire, le fameux épisode du pantagruélien du *Tiers Livre*. Si l'on regarde de près, on est vite convaincu que le français de la botanique de Rabelais représente le trait d'union entre la tradition de l'Antiquité, représentée surtout par Pline l'Ancien, et les débuts de la transformation de la botanique en véritable discipline explicative à partir de la fin du XVII^e siècle. L'ambition de cette brève et modeste contribution est d'analyser le langage de Rabelais sous cet angle de la transmission d'une tradition discursive et d'étudier en même temps la recherche d'une méthode de description de la nature, recherche encore d'actualité. Le botaniste contemporain, Romain Bertrand (2019), vient en effet de consacrer un ouvrage aux difficultés de la description en histoire naturelle, en se focalisant sur les XVIII^e et XIX^e siècles : on imagine alors le défi que représentait la description de la nature à l'époque de la Renaissance, défi relevé par Rabelais sous la forme de satire, et plus tard par les philosophes des Lumières. Ce sont les efforts de description à deux siècles d'intervalle que nous souhaitons passer sous le microscope de l'analyse linguistique.

1. « Rabelais a chaussé ses lunettes de botaniste¹ »

Il est de notoriété publique que Rabelais était médecin et qu'il faisait volontiers allusion aux différentes branches de la médecine, à l'anatomie en particulier, tout au long de son œuvre. On sait aussi que la connaissance du monde en général le fascinait et qu'il ne négligeait pas non plus ce que l'on peut appeler les sciences de l'observation, même si la botanique figure relativement peu dans ses écrits. Il est néanmoins intéressant d'observer de près le traitement qu'il en fait, car il est révélateur de son attitude par rapport aux sciences et à leur mise en langage. En outre, on peut considérer que la botanique est une science privilégiée du point de vue historique et épistémologique, car, contrairement à la chimie ou à l'astronomie, par exemple, elle n'a pas besoin d'équipement spécialisé – et de ce fait elle est ouverte à tous, restant longtemps accessible aux amateurs éclairés jusqu'au XIX^e siècle. En outre, la connaissance qu'en avaient les Grecs et les Romains avait été préservée dans les écrits – principalement en latin – depuis l'Antiquité et redécouverte vers la fin du Moyen Âge. Pline l'Ancien était bien connu dès la Renaissance en tant que principale source du savoir botanique du monde ancien : il est cité explicitement non moins de seize fois dans l'œuvre de Rabelais (Dixon et Dawson 1992).

1. La formule est de Rigolot (1996 : 144).

Il est question de botanique à deux reprises au moins dans l'œuvre de Rabelais. La première fois, largement commentée par Astruc (1953) est dans *Gargantua*, lorsque le jeune géant reçoit son éducation. Fait significatif : le recours aux autorités de l'Antiquité (Pline et Dioscoride en particulier) est souligné, mais ces références livresques n'excluent pas l'observation directe, bien au contraire, car on lit dans ce même chapitre que Gargantua et ses compagnons, en passant « par quelques prés ou aultres lieux herbus visitoient les arbres et les plantes, et emportoient leurs plaines mains au logis » (Astruc 1953 : 252). Voilà donc les prémisses d'une sensibilité botanique qui sera développée ultérieurement et qui s'appuie à la fois sur l'autorité des anciens et sur l'observation directe.

La description botanique la plus complète est sans contestation celle de la plante imaginaire déjà mentionnée, le pantagruélien, placée à la fin du *Tiers Livre*.

[La voix narrative] prend le ton sévère et le vocabulaire précis du savant naturaliste qui s'engage dans une description minutieuse du pied de chanvre. Elle est soutenue par une abondante érudition dont l'*Histoire naturelle* de Pline (XIX *in princ.*) et le *Praedium rusticum* (Paris 1554) de Charles Estienne sont les sources principales. (Rigolot 1996 : 144)

Le chapitre suivant est consacré pour ses deux-tiers à une classification des plantes, que les commentateurs ont diversement interprétée, soit comme « première "dissertation en forme" sur l'origine des noms des plantes » (de Candolle cité par Saulnier 1956 : 50), soit comme simple satire des descriptions botaniques de Pline et des auteurs de la fin du Moyen Âge (Astruc 1953 : 251). Dans le cadre du récit, cette classification joue le rôle d'une mise en contexte de la description de la plante imaginaire.

Les spécialistes des études rabelaisiennes soulignent à souhait le lien entre Rabelais et la botanique de l'Antiquité (Sainéan 1921, Saulnier 1956 et Astruc 1953), dette que Rabelais reconnaît explicitement dans le texte même (*Gargantua*). Sainéan (1921 : 103) est encore plus explicite et parle d'un « tableau poétique... d'après Pline ». En plus les historiens de la langue soulignent bien utilement le lien entre botanique et médecine : si Rabelais s'intéresse aux plantes, c'est bien à cause de leurs propriétés médicales... et parfois jouissives. Les analyses classiques de ces passages s'intéressent davantage aux prémisses d'une nomenclature systématique et moins à la langue de la description botanique, et pourtant c'est là où la ressemblance avec les descriptions botaniques des Lumières est la plus frappante.

Le lien entre Rabelais et les botanistes de l'Antiquité étant suffisamment établi, nous nous proposons d'examiner conjointement la description du pantagruélien et celles des plantes en général rédigées à la période des Lumières. Il n'est pas question non plus dans cette comparaison de déterminer quelles étaient les connaissances de Rabelais en botanique, mais tout simplement de montrer les ressemblances entre sa démarche textuelle et celle des auteurs de la fin du XVII^e et du XVIII^e. Nous prenons comme échantillon de la langue de la botanique la célébrisissime description du pantagruélien, inspirée du chanvre, que certains se plaisent à comparer à son cousin indien (Rigolot 1996 : 150, Fabre 2012).

2. Recherche linguistique sur la botanique à l'époque classique

Il existe une importante activité en terminologie diachronique visant à rendre compte de l'émergence du français scientifique sous toutes ses formes, dès la sortie du Moyen Âge (cf. Ducos 2007, 2013) mais plus particulièrement pendant la période des Lumières (Zanola 2014, Grimaldi 2017). Pour la botanique, c'est surtout Philippe Selosse qui explore tout le champ de cette discipline à partir de la Renaissance. Pour une vue synthétique de ces recherches, voir en particulier la section du manuel des langues de spécialité sur l'histoire naturelle, qu'il a coordonnée (Selosse 2016 a et b). La problématique principale de ces études est encore la création des nomenclatures, soit une langue ordonnée propre à exprimer la science de manière systématique, que nous n'abordons pas directement ici, mais qui repose sur l'observation et la description fines des phénomènes, ici des plantes elles-mêmes. Selosse explique que ce fondement descriptif servira de point de départ pour la construction des nomenclatures². Plus récemment, Grimaldi (2017) a étudié d'un point de vue global tous les articles portant sur la botanique et la chimie dans les deux revues scientifiques de l'époque, *Le Journal des Sçavants* et *Le bulletin de l'Académie des sciences* entre 1699 et 1749. Pour ma part, j'étudie l'évolution des articles sur les sujets botaniques dans les dictionnaires encyclopédiques de cette période, en particulier du *Dictionnaire universel* (1690), d'Antoine Furetière et de son successeur, le *Dictionnaire du Trévoux*, édition de Nancy (1738-1742), fortement augmentée. L'objectif de cette contribution est d'identifier les marqueurs linguistiques et textuels d'un discours scientifique.

Pour les besoins de la démonstration, la comparaison proposée se focalisera sur la description du pantagruélien pour Rabelais et sur les entrées botaniques du *Dictionnaire universel* d'Antoine Furetière (1690) et de sa suite, le *Dictionnaire du Trévoux*³, avec des citations dans d'autres ouvrages encyclopédiques et lexicographiques contemporains le cas échéant. Seuls les écrits en français seront examinés ici, mais on n'oublie pas que le latin était la principale langue des études scientifiques de botanique jusqu'à la fin du xvii^e siècle : les études de Tournefort par exemple (voir Selosse 2016), le botaniste de référence de la fin du xvii^e siècle, sont rédigées majoritairement en cette langue. Même au xviii^e siècle, Vaillant rédige en latin et en français son *Discours sur la structure des fleurs et l'usage de leurs parties* prononcé en 1717 à l'ouverture du Jardin royal.

2. « La procédure descendante à partir de catégories préconstruites complexes qu'on divise est abandonnée [à l'époque de Tournefort] au profit de l'observation, qui appréhende des idées simples lesquelles, selon une procédure ascendante, construisent des idées de plus en plus complexes, dont la véracité et la clarté résident dans le fait qu'elles ont un ancrage dans un départ simple » (Selosse 2016 : 420-421).

3. Le *Dictionnaire du Trévoux*, version à la fois épurée et fortement augmentée du *Dictionnaire universel*, a connu de nombreuses éditions de 1704 jusqu'à 1771.

3. Les ressemblances

Les ressemblances entre la description du pantagruélien et des entrées botaniques dans des dictionnaires et encyclopédies du XVIII^e se manifestent à plusieurs niveaux. En ce qui concerne l'agencement textuel, on note une progression thématique en partie partagée, où l'auteur commence par une description de la plante, d'abord par la racine en passant par la tige et en détaillant la forme des feuilles pour terminer à la fleur et à la semence. La saisonnalité, en particulier la floraison, est évoquée, précisée par une référence au calendrier solaire ou ecclésiastique. En plus de la description de la plante elle-même, des remarques figurent concernant son environnement – en particulier les sols dans lesquels elle se trouve, élément capital pour la description complète, comme Bertrand (2019 : 37) le rappelle. L'avancée la plus frappante dans la description du pantagruélien est sans doute la mention de la reproduction sexuée de la plante, dont l'importance pour la classification sera établie en particulier par Vaillant.

Les autorités en matière de description sont généralement reconnues explicitement, que ce soit celles de l'Antiquité ou, pour les dictionnaires, des botanistes du passé ou contemporains.

Au niveau lexical, on remarque également un choix comparable de termes employés, à deux siècles d'intervalle, y compris pour le latin.

Au niveau cognitif enfin on relève le recours à d'autres sciences, en particulier à la géométrie, qui laisse sur le lexique employé une forte empreinte.

3.1. Ressemblances textuelles

La structure textuelle de la description du pantagruélien est globalement en accord avec celle de l'Antiquité comme celle qui sera exploitée dans les dictionnaires du XVIII^e siècle : on commence par une description de la plante elle-même, à partir de la racine jusqu'aux semences (Rigolot 1996 : 144). Les articles des dictionnaires et encyclopédies s'étoffent au fil des décennies : dans Furetière (1690) ceux-ci sont généralement brefs, de bien moins de 100 mots, et se limitent le plus souvent à la description des feuilles et des fleurs ; dès 1738, cependant, la ressemblance est plus marquante : l'article *cerisier* dans le *Trévoux* de 1748, par exemple, commence par le tronc, précise la nature de l'écorce, puis passe à la description des branches avec les feuilles « alternes », avant d'aborder la description de la fleur et de la semence, qui sera, à son tour, bien plus développée que chez Rabelais. Malgré ces variations, la parenté de la démarche textuelle est claire.

Après la description de la plante elle-même, on passe à sa culture et à ses propriétés, surtout médicinales. C'est seulement par la suite, par exemple dans l'*Encyclopédie méthodique* (1784 pour le premier tome sur la botanique), que la botanique et l'agriculture ou l'horticulture sont strictement séparées. Le *Trévoux* (1738) par exemple comporte deux articles pour *abricotier*, le premier à orientation agronomique, le second botanique.

Les remarques sur les sols (Rabelais : « Dans les bonnes terres elle devient plus grande... », Le Trévoux parle des cerisiers des sols pauvres) et la saisonnalité se trouvent à la fois chez Rabelais et dans les dictionnaires : le pantagruélien aurait besoin de pluie « les Feries des pescheurs, & Solstice aestival », soit à la fête des pêcheurs du Tibre, le 7 juin (Moreau, dans Huchon 1994 : 1449) soit le 21 juin. L'équinoxe d'automne est également mentionné. Selon le Trévoux (1738), on peut greffer un abricotier « soit à la pousse, à la S. Jean ou à l'œil dormant », la deuxième mention faisant allusion au calendrier liturgique, les deux autres aux connaissances des paysans.

3.2. Ressemblances cognitives

Puisque l'enjeu principal de ces passages est la description, il s'agit d'abord de comparer les stratégies au niveau de la cognition. Celles-ci comportent notamment les rapprochements avec d'autres plantes, les comparaisons avec d'autres objets, menant à des métaphores descriptives et plus particulièrement au recours à la géométrie.

La description du pantagruélien opère plusieurs rapprochements botaniques de ce type : on compare la plante en question avec ses congénères, par exemple :

un tige unicque, rond, ferulacée, verd au dehors, blanchissant au dedans : concave, comme le tige de Smyrniun, Olus atrum, Febves, & Gentiane : ligneux, droict, friable,

La figure d'icelles peu est differente des feuilles de Fresne & Aigremoine : et tant semblable a Eupatoire...

Cette stratégie est encore largement suivie à l'époque classique : Furetière dès 1690 emploie des comparaisons tout à fait semblables, mais plus simples.

Pour l'abricotier :

Ses feuilles sont semblables à celles du tremble...

Il jette des fleurs blanches comme le cerisier

Pour le néffier :

[...] les feuilles sont faites à peu près comme celles du laurier

Le *Trévoux* (1738) continue sur la même lancée : toujours pour l'abricotier :

[...] les feuilles sont posées le long des branches alternativement, semblables à celles du tilleuil...

C'est seulement à l'époque de l'*Encyclopédie* que ces références à d'autres plantes cèdent le pas à une description plus autonome. Les rapprochements systématiques entre plantes sont néanmoins importants, car ils ouvrent la voie à une catégorisation objective.

Les comparaisons descriptives faisant appel au monde qui nous entoure sont encore plus nombreuses. Elles sont à rapprocher des métaphores isolées qui servent à combler un vide de dénomination, ici une partie ou une configuration de plante, que Rossi (2014), dans son étude sur la métaphore terminologique, appelle les métaphores catachrèses. Dans le cas du pantagruélien, on compare la tige à une colonne, à des feuilles

[...] incisées au tour comme une faucille & comme la Betoine: finisantes en pointes de Larysse Macedonicque, & comme une lancette dont usent les Chirurgiens.

À part les descriptions ad hoc (les feuilles de l'abricotier sont « longues comme le doigt » Furetière), les comparaisons prennent, dès cette époque, plutôt la forme d'une métaphore lexicale : le noyau de l'abricot est « un os », le calice comporte « des enchancrures », son noyau est « une amande »...

Mais c'est certainement le recours à la géométrie pour caractériser les formes des parties de la plante qui caractérise le mieux la parenté entre les descriptions de la Renaissance et des Lumières. Pour Rabelais, la tige du pantagruélien est concave, la semence :

[...] sphaericque, oblongue, rhomboïde...

Le pommier, chez Furetière :

Ses feuilles sont oblongues ou presque rondes, les unes pointues, les autres obtuses...

La fleur du cerisier, dans le *Trévoux* :

de trois lignes environ de diamètre [une ligne : 2,256 mm]

Les références à la géométrie continuent dans l'*Encyclopédie* et dans l'*Encyclopédie méthodique*, lorsque les formes géométriques seront munies de suffixes classificatoires : le stigmat sera alors « orbiculé », le fruit « ovoïde » (Lamarck 1783 dans l'*Encyclopédie méthodique*).

En ce qui concerne l'histoire de la botanique, la mention la plus importante, car prémonitoire, est la reconnaissance de la reproduction sexuée de la plante. Certes, le phénomène était déjà reconnu dès l'Antiquité (Sainéan 1921 : 109), mais Rabelais le signale comme une des propriétés marquantes sinon distinctive du pantagruélien :

Et comme en plusieurs plantes sont deux sexes : masle, & femelle : ce que voyons es Lauriers, Palmes... (voir aussi f1994 : 1451)

Dans le *Trévoux* (1738), sous *chanvre*, on relève :

Ce n'est que sur les individus femelles, appelez mâles improprement, qu'on trouve les fruits qui naissent par paquets le long des tiges.

On sait que c'est la forme de la reproduction de la plante qui sera le critère déterminant pour fournir la clé de la nomenclature, suggérée par John Ray et exposée avec force par Sébastien Vaillant (1717) bien avant Linné.

3.3. Ressemblances lexicales

Qui dit description, dit nécessairement adjectifs, et comme on peut s'y attendre, la description est réalisée par de nombreux adjectifs, dont ceux de couleur. On note une ressemblance dans la stratégie morphologique pour nuancer un adjectif. Dans Rabelais comme dans les dictionnaires, les adjectifs de couleurs se voient adjoindre le suffixe *-âtre* : *noiràtre*, etc. « ...petites fleurs, blanchastres... ».

Dans Rabelais on relève le suffixe *-ette* en relation avec des adjectifs : *durette*, *asprette*...

Ce recours à un suffixe classificatoire est l'annonce du système de dénomination linnéenne, en gestation depuis longtemps, et toujours fondée sur l'emploi du latin. Une autre stratégie dénominative sera exploitée pour la classification linnéenne – le suffixe *-acée*, représenté dans le bref extrait sous la forme de *ferulacée*, qui a la forme de la fêrulle, plante médicinale d'origine exotique. On sait que le suffixe *-acée* sera recyclé en tant qu'indice classificatoire pour désigner les familles de plantes (*astéracées*...)⁴. Cortez (1980 : 5) attribue la première attestation en français et en latin scientifique à Tournefort en 1694 (*rosacées* et *rosaceus*), et précise que le suffixe ne devient systématique pour les familles de plantes qu'en 1836, mais on remarque que Rabelais anticipe la stratégie sans pourtant la systématiser.

Nous venons d'examiner quelques ressemblances manifestes entre la description de Rabelais et celle des premiers dictionnaires encyclopédiques : il en existe également en creux : les parties du système reproducteur de la plante sont largement absentes des deux. Comme le fait remarquer Grimaldi (2017 : 132), les termes clés d'*étamine* et de *pistil* (ou *pistille*) commencent tout juste à être mentionnés dans les écrits scientifiques au début du XVIII^e siècle, généralement accompagnés d'une définition, et font une timide apparition dans les dictionnaires de l'époque. De même, le recours au grec pour les néologismes commence tout juste à être systématique.

3.4. Le rôle du latin

Compte tenu de l'importance du latin, qui, à l'époque de Rabelais, était la langue presque exclusive de la botanique, on peut estimer que sa place dans la description du pantagruélien et dans les articles de dictionnaire est modeste en volume, mais

4. Le TLF en ligne donne la note étymologique suivante pour le formant *-acées* : Étymol. Le suff. lat. *-aceae*, fém. plur. de *-āceu(-āc+e-us)* qui signifie « appartenant à, de la nature de » (cf. *-acé*), a donné le suff. *-acées* sur le modèle de mots lat. comme *herbāceus*, *hordeāceus*, *rosāceus*, *violāceus*. Les dér. ainsi formés en viennent à désigner des familles de plantes : *géraniacée* < *géranium* (1545) empr. du lat. des botanistes *rosacée* (1694, Tournefort) d'apr. le latin *rosāceus* « de rose » *graminacée* < *graminée* (1732) dér. sav. du lat. *grāmineus* « de gazon ».

importante pour la structuration textuelle : ce sont les mentions en latin qui garantissent l'identification de la plante. Rabelais compare la tige de pantagruélien à celle de « *Smyrniium Oulusatrum* », toujours le nom botanique du maceron.

Au XVII^e siècle, c'est en latin qu'on continue de distinguer les variétés, comme pour les cerisiers dans Furetière (1690) :

Nous donnons différens noms François aux espèces de cerises & de cerisiers : car on appelle ordinairement cerise, la Cerise aigre, *Cerasum acidum* : & l'arbre qui la porte Cerisier, *Cerasus sativa, fructu rotundo, rubro & acido*. On nomme Griotte, la cerise douce ; & l'arbre, le Griottier, *Cerasus sativa, fructu majore* ; les Guignes. *Cerasus carne tenerâ & aquosâ*. [...] Les Merises, ou Cerises noires, *Cerasa nigra*, & l'arbre se dit le Merisier, *Cerasus major ac silvestris, fructu subdulci nigro colere inficiente*.

Le latin sert aussi dans ce dictionnaire de note étymologique, en fin d'article : « En Latin *cannabum, cannabis*, d'où ce mot est dérivé ».

Le rôle du latin, garant d'une référence externe, est donc maintenu. Il sera prolongé dans le *Trévoux* en partie grâce à la conception du dictionnaire en « faux-bilingue ». En effet, nous savons que les pères jésuites du Trévoux ont réintroduit les équivalents en latin pour toutes les vedettes du dictionnaire. La botanique n'a donc pas eu droit à un traitement particulier, mais l'habitude de voir le nom vulgaire couplé à une référence latine a dû préparer les esprits aux nomenclatures. Pour l'entrée *chanvre*, dans l'édition de 1738 par exemple, c'est *cannabis savita*, qui est donné après la vedette. C'est bien entendu ce système qui sera, une fois rationalisé, retenu par Linné pour la nomenclature du monde vivant.

Remarques en conclusion

Le mot clé de cette exploration est sans doute *rapprochement* : il marque les premiers pas vers une langue de la botanique pleinement scientifique, qui seront franchis déjà par Rabelais, dépositaire d'un héritage classique mais en même temps très ouvert à une observation active, ces mêmes pas empruntés par les auteurs des dictionnaires et encyclopédies de l'époque classique. Mais c'est aussi le geste de mettre en vis-à-vis les descriptions de la flore à deux siècles d'intervalle, celle de Rabelais et celle des philosophes. La comparaison révèle davantage de ressemblances que de différences – la recherche d'une description systématique qui implique l'exploration de tous les moyens linguistiques susceptibles de déceler les clés d'une explication rationnelle des mystères de la nature.

John HUMBLEY

CLILLAC-ARP EA 3967, Université de Paris

Bibliographie

- ASTRUC Pierre, 1953, « Rabelais botaniste, anatomiste et physiologiste », *Revue d'histoire des sciences*, vol. 6, n° 3, p. 250-261.
- BERTRAND Romain, 2019, *Le détail du monde : l'art perdu de la description de la nature*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique ».
- COTTEZ Henri, 1980, *Dictionnaire des structures du vocabulaire savant : éléments et modèles de formation*, Paris, Le Robert, coll. « Les Usuels du Robert ».
- DIXON John et DAWSON Jack, 1992, « Concordance des œuvres de Rabelais », *Études rabelaisiennes*, n° 26, Genève, Droz.
- DUCOS Joëlle, 2007, « Néologie lexicale et culture savante : traduire les savoirs », dans O. Bertrand, H. Gerner et B. Stumpf (éds), *Lexiques scientifiques et techniques : constitution et approche historique*, Colloque international, Nancy, ATILF, 22-23 septembre 2005, Palaiseau, Éditions de l'École Polytechnique, p. 249-254.
- DUCOS Joëlle, 2013, « Néologie et sciences médiévales : genèse de français de spécialité », *Neologica*, n° 7, p. 13-26.
- FABRE André, 2012, « François Rabelais thuriféraire méconnu du cannabis », en ligne, <http://andrefabre.e-monsite.com/pages/histoire-de-la-medecine/rabelais-et-le-cannabis.html>.
- GRIMALDI Claudio, 2017, *Discours et terminologie de la botanique et de la chimie dans la presse scientifique française 1699-1740*, Berne, Peter Lang.
- HUCHON Mireille (éd.), 1994, *Rabelais : œuvres complètes*, Paris, Gallimard, avec la collaboration de François Moreau.
- RIGOLOT François, 1996, *Les langages de Rabelais*, Genève, Droz.
- ROSSI Micaela, 2015, *In rure alieno, Métaphores et termes nomades dans les langues de spécialité*, Berne, Peter Lang.
- SÁNCHEZ IBÁÑEZ Miguel et GARCÍA PALACIOS Joaquín, 2014, « Semantic Characterization of Terms as a Trace of Terminological Dependency », *Terminology*, vol. 20, n° 2, p. 171-197.
- SAULNIER Verdun-Léon, 1956, « L'énigme du pantagruélien ou Du Tiers au Quart Livre », *Études rabelaisiennes*, n° 23, p. 48-72.
- SAINÉAN Lazare, [1921] 1972, *L'histoire naturelle et ses branches connexes dans l'œuvre de Rabelais*, Genève, Slatkine Reprints.
- SELOSSE Philippe, 2016, « Entre Renaissance et Lumières : les nomenclatures des sciences nouvelles », dans W. Forner et B. Thörle (éds), *Manuel des langues de spécialité*, Berlin, de Gruyter, p. 413-414.
- SELOSSE Philippe, 2016, « Botanique », dans W. Forner et B. Thörle (éds), *Manuel des langues de spécialité*, Berlin, de Gruyter, p. 415-430.
- ZANOLA Maria Teresa, 2014, *Arts et métiers au XVIII^e siècle. Études de terminologie diachroniques*, Paris, L'Harmattan.

Ouvrages historiques

FURETIÈRE Antoine, 1690, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots français, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*, Amsterdam, en ligne, <http://www.furetière.eu/>.

Dictionnaire universel, français et latin, vulgairement appelé *Trévoux*, édition de Nancy 1738-1742, en ligne, <http://www.cnrtl.fr/dictionnaires/anciens/trevoux/>.

DIDEROT et D'ALEMBERT, 1751-1772, *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, en ligne, <http://www.cnrtl.fr/dictionnaires/anciens/trevoux/>.

PANCKOUCKE Charles-Joseph, 1782-1832, *Encyclopédie méthodique*, en particulier Lamarck et Poiret, *Botanique* (1783), en ligne, <https://www.biodiversitylibrary.org/bibliography/824#/summary>.

VAILLANT Sébastien, 1717, *Discours sur la structure des fleurs leurs différences et l'usage de leurs parties prononcé à l'ouverture du jardin royal de Paris, le X^e jour du mois de juin 1717*, en ligne, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97993t.image>.